études rurales

Études rurales

155-156 | 2000
Prégnance du droit coutumier

Colette Callier-Boisvert, *Soajo entre migrations et mémoires. Études sur une société agropastorale à l'identité rénovée*. Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian, 1999.

Claudine Friedberg

OpenEdition Journals

Electronic version
URL: http://journals.openedition.org/etudesrurales/64
DOI: 10.4000/etudesrurales.64
ISSN: 1777-537X

Publisher
Éditions de l'EHESS

Printed version
Date of publication: 1 January 2000

Electronic reference
Claudine Friedberg, « Colette Callier-Boisvert, *Soajo entre migrations et mémoires. Études sur une société agropastorale à l'identité rénovée*. Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian, 1999. », *Études rurales* [Online], 155-156 | 2000, Online since 16 June 2003, connection on 22 September 2020. URL : http://journals.openedition.org/etudesrurales/64 ; DOI : https://doi.org/10.4000/etudesrurales.64

This text was automatically generated on 22 September 2020.

© Tous droits réservés

Colette Callier-Boisvert, *Soajo entre migrations et mémoires. Études sur une société agropastorale à l'identité rénovée*. Paris, Centre culturel Calouste Gulbenkian, 1999.

Claudine Friedberg

Dans cet ouvrage Colette Callier-Boisvert a réuni des articles en majorité plus ou moins remaniés (certains, primitivement écrits en portugais, sont présentés dans leur traduction française), dont la première publication date de 1966 pour le plus ancien et de 1987 à 1996 pour les autres. Ces textes rendent compte d'enquêtes de terrain menées à Soajo de 1962 à 1998 : ils témoignent de l'évolution de cette société villageoise, mais aussi de l'évolution du regard porté sur ces sociétés paysannes européennes dont le mode de production est resté longtemps en retrait des grands courants économiques.
Soajo est un village du Haut-Minho, région montagneuse située au nord du Portugal, à la frontière espagnole. Jusqu'à une date récente il est demeuré géographiquement isolé, les routes qui le lient au reste du pays n'ayant été construites que dans les années cinquante. Cependant, parce que l'émigration y est un phénomène ancien et que de nombreux migrants sont sans cesse revenus au pays, on ne peut pas dire qu'il ait été coupé du monde.
On y pratique des activités agropastorales fondées sur une complémentarité entre terres privées et terres communales. Les premières, le plus souvent en terrasses, sont consacrées à la culture. Tout d'abord la trilogie des plantes américaines introduites au XVIII^{e} siècle : le maïs, nourriture de base consommée sous forme de pain, les courges et les haricots. Ces cultures alternent avec des prés destinés à la fauche ; y sont associés vigne et arbres fruitiers. Les terres communales sont des terres de pacage pour ovins, caprins et bovins durant l'été. Les villageois en tirent aussi leurs bois d'oeuvre et bois de feu. Les cultures et les prés de fauche bénéficient en été d'une irrigation organisée

de façon collective ; l'entretien des canaux et la distribution de l'eau répondent à des règles strictes dont est responsable l'ensemble de la collectivité.
L'auteur revient souvent sur les pratiques de solidarité entre villageois, sans toutefois occulter le fait que cette solidarité n'empêche pas les différences de statut et de richesse liées à la possession d'une plus ou moins grande quantité de terre.
Ce sentiment de solidarité se manifeste par l'entraide entre les femmes : elles se regroupent en équipes qui vont aider alternativement chez l'une puis chez l'autre. En effet c'est sur les femmes que repose l'essentiel des tâches agricoles puisque la plupart des hommes sont partis travailler à l'étranger. Solidarité, sentiment d'appartenir à un tout : c'est aussi ce que l'on retrouve dans l'organisation de l'irrigation indispensable au système de production agropastoral. Les activités festives sont pareillement une façon de mettre en jeu l'unité de la communauté villageoise.
Tout au long de l'ouvrage l'auteur nous montre comment s'est transformée cette capacité de chacun des habitants de Soajo à se considérer comme inséré dans un réseau de relations avec les autres. Ce qui confère un intérêt particulier à son analyse c'est que C. Callier-Boisvert y avait mené une étude monographique classique alors que ce réseau était encore en place et fonctionnait de manière cohérente, même s'il lui avait fallu s'adapter aux aléas dus aux différentes formes prises par l'émigration.
Ce phénomène d'émigration est ancien à Soajo : dans un premier temps les hommes se sont engagés comme ouvriers boulangers à Lisbonne ; puis certains ont gagné le Brésil et le Vénézuela ; à partir des années trente, ceux qui en avaient les moyens ont émigré aux États-Unis et au Canada. À l'époque où l'auteur faisait ses premières enquêtes, les destinations préférées étaient la France et la Suisse. Elle notait alors que les motivations économiques n'étaient pas les seules et que de nombreux jeunes partaient pour échapper au service national dans les guerres coloniales. La plupart des émigrants envoyaient de l'argent au pays et, quand ils avaient fait fortune, les capitaux étaient reconvertis en terres et en maisons d'habitation, bouleversant ainsi les hiérarchies au sein des villages.
L'autre facteur de transformation a été la déprise agricole qui, dans une certaine mesure, est aussi une conséquence de l'émigration. En effet, dans les années soixante et soixante-dix, celle-ci est devenue massive et familiale. Les forces ont commencé à manquer pour cultiver efficacement la terre ; les femmes âgées sont devenues majoritaires et les équipes d'entraide ont été désorganisées. Des maisons d'habitation confortables, construites par les émigrés, ont été édifiées à l'extérieur de l'ancien village sur de bonnes terres que l'on réservait jadis aux cultures et n'abritent désormais plus d'exploitation agricole. Le contraste qui avait frappé C. Callier-Boisvert lors de son premier séjour, entre un village d'aspect pauvre et triste, avec ses rues étroites, ses maisons sombres et sans confort, et les champs luxuriants et bien entretenus, a disparu.
Enfin l'inclusion, depuis 1971, de la presque totalité du territoire de Soajo dans le Parc national de Peneda-Gerês a également une forte influence sur le devenir du village. Le Parc apparaît dès la deuxième partie du premier chapitre en même temps que des réflexions sur l'attitude du Service national des parcs, réserves et patrimoine paysager qui a commandité des études visant à valoriser les éléments composant « le patrimoine régional traditionnel ». Pour cela l'accent est mis sur ce qui fait l'originalité de chaque village ou sur « la permanence des traits archaïques » avec un objectif de sauvegarde de ce patrimoine destiné à développer un tourisme « vert ».

Parallèlement à des observations sur les transformations de la vie villageoise on trouvera des remarques tendant à faire sentir au lecteur les contradictions entre la volonté de continuer à « représenter une société paysanne de type communautaire, autonome et authentique » et une réalité qui s'éloigne de plus en plus de ce modèle. Cependant on peut regretter la dispersion de ces notes, même si une partie est reprise dans le dernier chapitre écrit spécialement pour cet ouvrage et intitulé « Nouveaux usages de la tradition », où sont abordés les thèmes actuellement traités dans les études sur les sociétés rurales : le développement durable, la protection et la mise en valeur du patrimoine culturel. Les sous-titres de ce chapitre sont particulièrement évocateurs : « Migrations et mémoire », « Mémoire collective et mise en scène d'un lieu », « Patrimoine et identité », « Les marqueurs d'identité », « Image de soi, image pour soi ».

Sans doute est-ce parce que ces textes ne sont pas le fruit d'observations aussi prolongées que les premiers que C. Callier-Boisvert cantonne ses réflexions à un registre un peu trop convenu en recourant souvent à des citations d'auteurs. Il s'agit néanmoins de thèmes qui mériteraient des analyses plus poussées et surtout que l'on recherche ce qui les lie. D'un bout à l'autre de l'ouvrage, l'auteur montre comment différentes pratiques mettent en évidence « les mécanismes de construction du lien social entre l'individu et son groupe ». Ainsi des équipes de travail des femmes incluant un repas pris en commun, ou du mode de distribution de l'eau d'irrigation impliquant non seulement une organisation générale mais aussi des rapports de bon voisinage pour ceux dont les tours d'eau se succèdent ; ainsi encore de la corvée communale de nettoyage annuel des canaux se terminant par des jeux entre jeunes gens qui s'aspergent d'eau, pratique insérée dans les rituels amoureux.

On peut se demander s'il ne faudrait pas inverser la perspective : n'est-ce pas la conscience de participer *d'un* tout et non *à* un tout qui permet aux liens sociaux de s'établir, liens qui, aux yeux d'un observateur extérieur, se manifestent à travers les pratiques collectives ? C'est de ce sentiment d'unité que, de retour au village, les émigrants conservent la nostalgie ; ils gardent le souvenir de la solidarité villageoise comme d'un paradis perdu.

Peut-on espérer que refaire les mêmes gestes, perpétuer les mêmes pratiques collectives, suffise à reconstituer ce tout, alors que l'on constate une « poussée de l'individualisme qui s'accompagne d'une indifférence à l'égard du collectif » ? Ainsi, « jadis lieu essentiel de la sociabilité, l'entraide devient une contrainte de plus en plus pesante dont on ne peut sortir qu'en cessant toute activité agricole ».

Il est vrai que les liens sociaux se constituaient pour chacun au cours d'un apprentissage, que les travaux collectifs étaient l'occasion d'éprouver ses savoir-faire et son prestige personnel. Mais on ne peut prendre les effets pour la cause. Comme le note l'auteur : « Les anciens pauvres sont devenus des riches. Les propriétaires fonciers ont perdu de leur prestige [¤] Personne ne veut être le subordonné d'un autre. »

C. Callier-Boisvert revient à plusieurs reprises sur le rôle joué par les relations au territoire dans l'idée que les habitants de Soajo se font d'eux-mêmes. Aussi explique-t-elle comment on prenait conscience d'appartenir à un même terroir à travers la transmission, sur le terrain, du savoir toponymique. À cet égard la battue au loup, maintenant interdite, avait une grande importance dans l'appropriation mentale de ce territoire. Ce thème est également présent dans le chapitre II consacré à la propriété. La deuxième partie de ce chapitre qui concerne le contrôle de l'eau et du réseau hydraulique est particulièrement intéressante et exemplaire du fonctionnement de ces

systèmes « hydroagriculturaux », comme les dénommait Wittfogel pour les distinguer des « systèmes hydrauliques » existant dans de nombreuses régions du monde et organisés à une échelle limitée sous la responsabilité de la population locale. En revanche, j'estime que dans la première partie consacrée à la délimitation spatiotemporelle du communal et du privé, l'analyse de la distinction entre *proprietas* et *possessio,* qui tient compte surtout du passé lointain, aurait gagné à être poursuivie jusqu'à nos jours.

On peut aussi s'étonner du peu d'informations portant sur les réactions de la population à l'installation du Parc national. Celle-ci faisait suite, si on comprend bien, à une mainmise de l'État sur les communaux dans le cadre d'une politique de reboisement, dès les années quarante, à laquelle les villageois s'efforçaient de faire obstacle en augmentant les surfaces en propriété privée. Il est vrai que cette appropriation a eu lieu du temps de la dictature de Salazar et qu'il était difficile d'enquêter à ce sujet.

Il y a actuellement opposition entre ceux qui sont prêts à suivre la politique du Parc et pour qui le développement passe par la transformation de l'espace agraire en paysage attractif, c'est-à-dire en bien de consommation touristique, et ceux qui se demandent pourquoi investir tant d'efforts pour maintenir un paysage et des traditions qui tendent à s'effacer.

Aujourd'hui l'impact du tourisme sur le bâti aboutit à la reconstitution d'un habitat traditionnel avec, en particulier, des intérieurs qui n'ont jamais existé, ne serait-ce que par l'introduction d'un confort inconnu jadis à Soajo.

En nous entraînant dans des aller et retour entre le présent, un futur plus ou moins equissé et un passé plus ou moins éloigné dans les mémoires et dans les coeurs, cet ouvrage sur Soajo nous fait parcourir les contradictions que le passage à la modernité fait subir à la plupart des sociétés rurales qui voudraient bien accéder au développement sans perdre leur âme.